

Ma relation avec Voyage

2ème partie

Mes pires galères



CYRIL LEVERS

Cyril Levers

Mes pires galères

© Cyril Levers, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4032-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sincères remerciements à Estelle, Déborah et Camille, pour leur aide
précieuse.

« Globe et Culot »

Peut-être que tout a commencé quand j'étais gosse finalement.

Dans la chambre de ma sœur, je me souviens qu'il y avait un globe posé sur son bureau. Je crois même qu'il s'éclairait.

En son absence, j'allais souvent toucher cet objet, pour voir comment la terre pouvait bien tourner.

C'est certainement là que tout a commencé.

Je ne sais pas comment je pourrais décrire le plaisir que j'avais à simplement poser mes yeux sur lui. Mais il y avait comme un attachement certain.

Je devais peut-être avoir dix ans quand je faisais ça.

Et encore aujourd'hui, j'agace gentiment ma sœur en lui expliquant que ce globe a toujours été le mien, et jamais le sien.

Inconsciemment, je me l'étais certainement octroyé... approprié.

Puis un jour, ma sœur est partie en Grèce.

Je trouvais ça incroyable de partir aussi loin. Bien qu'à cette époque, je n'avais foutrement aucune idée de ce que pouvait représenter le mot « Loin ».

J'avais certainement imaginé qu'en prenant un avion, on pouvait tout simplement partir à l'autre bout du monde.

Simplement faire le tour de la terre, simplement faire le tour de son globe.

Ça paraît crétin, mais avec des yeux d'enfant ça l'est moins.

Et puis un jour, je devais avoir quatorze ans, ma mère avait suffisamment économisé, pour que je puisse partir en camp itinérant. Ça devait se passer sur un mois de juillet complet.

Je crois que ça se passait avec son boulot, ou je ne sais plus trop.

Mais bref, j'avais comme choix la Norvège ou le Maroc.

Peut-être que la Norvège me semblait moins sexy.

Peut-être que ce pays me semblait moins dépaysant.

Alors j'avais choisi le Maroc.

On avait atterri à Marrakech.

On était peut-être une dizaine de jeunes, entourés de guides... et durant un mois, nous allions traverser l'Atlas, la célèbre chaîne de montagne Marocaine, pour atteindre le Djebel Toubkal.

Ce sommet de 4167 mètres, est situé à 63 kilomètres au sud de Marrakech, et est le plus haut sommet du Maroc.

Je crois finalement que ma première galère est arrivée dans ce pays, pas très loin du jour de mes quinze ans.

On avait peut-être marché durant deux semaines, pour nous retrouver dans un petit village en contrebas du sommet.

Il était alors prévu que nous devions attaquer le sommet d'ici deux jours.

Mais comme vous vous en doutez, tout ne s'est pas forcément passé comme prévu.

Un soir, avec le groupe et les guides, nous sommes allés manger un morceau au village.

On m'avait expliqué bien plus tard, que ça avait été simplement le fait que je boive au goulot d'une bouteille de soda, que j'avais chopé une putain de turista.

Rien que ça !

Pas glorieux comme première galère je l'admets, mais elle a bien existé.

Il n'y avait pas de frigo dans ces petits villages à l'époque, et les sodas en bouteilles étaient conservés dans l'eau qui coulait de la montagne.

Et si vous buviez à même le goulot, bah vous ne vous en remettiez pas de sitôt.

C'est finalement ce qui est arrivé.

Du coup, je n'ai jamais pu faire le Toubkal.

Ma tourista a duré trois jours.

Pendant que le groupe était parti gravir le sommet, moi j'étais chaque jour réveillé à 5h00 du matin par l'hôte qui nous hébergeait, pour me faire boire le jus du riz cuit la veille.

On en conviendra qu'il était fort désagréable de se faire réveiller de cette manière.

Mais soit...

Lorsque le troisième jour fût, je décidais de descendre dans le village, histoire de sortir un peu... histoire de voir ce qu'il s'y passait.

Je me souviens de cette petite ruelle, sableuse, terreuse.

Ces petites maisons, ces petits commerces cachés derrière des rideaux.

Il faisait une chaleur accablante.

Je me suis posé sur un banc en bois.

Ça parlait arabe un peu partout.

Ça riait fort autour de petites tables en plastique, sur lesquelles étaient posées des jeux de dames ou de backgammon, je ne sais plus trop.

J'étais vraiment exténué, mais je me souviens de cette ambiance si spéciale pour moi. Ce fût la première fois où j'ai pu découvrir l'étrangeté de l'étranger sous mes yeux, là, comme ça... aussi brut qu'il en soit.

Et puis...

Et puis un homme est sorti d'une cabane.

À mes yeux de gosse, il était vieux mais beau.

Il avait un turban blanc sur la tête, et ses rides venaient griffer un visage aussi bronzé que sableux.

Sa tunique était tout aussi sale que son visage, et ses pieds étaient chaussés de vieilles sandales toutes abîmées.

J'ai répondu à son bonjour, comme un enfant tout penaud face au baiser sur la joue d'une camarade.

Il m'a demandé comment ça allait. Je lui ai expliqué un peu tous mes problèmes gastriques.

Il m'a rassuré, me disant qu'il avait compris, puis il s'en est allé chez lui il me semble.

Il est revenu deux minutes plus tard avec une poignée de je ne sais quoi.

Une sorte de mélange d'épices ou de plantes.

Il m'a mis ce mélange dans une de mes mains, et m'a tendu un verre d'eau dans l'autre.

« Maintenant, tu mets ça dans ta bouche et tu bois ! »

Si loin dans les détails où vont mes souvenirs, je me souviens de ne pas avoir bronché, et d'avoir même acquiescé.

J'ai fait ce que l'homme m'a dit. Et une nouvelle fois, aussi loin iront mes souvenirs, je me souviens d'avoir eu une sorte de vertige, comme quelque chose qui m'avait frappé à l'intérieur de plein fouet, avec une certaine violence de dégoût ou autres rancœurs.

L'homme est reparti.

Je suis resté un moment assis, jusqu'à ce que la chaleur me fasse rentrer au campement.

Trois heures plus tard, je me sentais mieux, pour ne plus rien sentir au bout de six.

Je n'ai bien évidemment jamais atteint ce sommet marocain, mais à ce moment précis, sans le savoir, je venais de vivre ma première galère en voyage, qui allait en annoncer beaucoup d'autres.

Et de toutes ces galères, si vous voulez un jour vous en sortir, il faudra que vous usiez parfois d'une chose prépondérante. Une chose essentielle, qui, certainement à maintes reprises, pourra vous sortir aisément de la merde. J'ai nommé le « culot ».

Et de ce culot, il faudra parfois que vous en sortiez vos plus belles cartes, pour

que votre voyage puisse évoluer dans le meilleur des sens possible.

Par exemple.

Le vaccin pour la fièvre jaune est obligatoire dans beaucoup de pays d'Afrique. L'Ouganda en est un, la Tanzanie en est un autre.

Je me souviens d'être parti de Diani Beach un jour. Une ville Kényane au bord de l'océan indien.

Le frontière Tanzanienne n'était qu'à quelques kilomètres.

Mais j'avais décidé d'en faire quelques centaines de plus, pour rejoindre en Tanzanie la ville de Moshi, située très près du Kilimandjaro.

Le seul souci que j'avais, c'était que le vaccin contre la fièvre jaune était obligatoire pour rentrer dans le pays, et que je ne l'avais bien évidemment pas. Mais je me suis dit que ça pouvait passer.

Dans le pire des cas, je me serais fait refouler de la frontière, et je serais revenu au Kenya.

Je regagnais alors, au bout de quelques heures, le poste frontière de Taveta. Et je me suis présenté à la douane Tanzanienne.

Je suis seul dans les locaux.

Il n'y a personne, à part les douaniers.

Je me retrouve face à l'un d'entre eux. Il y a un portique de sécurité, et un tapis roulant sur lequel je pose mon sac pour qu'il puisse être scanné.

Tout se passe bien, jusqu'au :

— « Avez-vous le document de la fièvre jaune ? »

— « Quel document ? »

— « Vous êtes vacciné ? », me dit-il.

— « Bien sûr que je suis vacciné ! » (Ce qui était entièrement faux)

— « Ok, alors montrez-moi la feuille jaune ! »

— « Mais je ne l'ai pas ! »

— « Pourquoi ? »

— « Je ne sais pas. Mon médecin en France m'a fait le vaccin, et il m'a dit qu'il devait garder avec lui la feuille jaune dans mon carnet de santé, qu'il garde

toujours avec lui ! »

S'en est suivi une grosse conversation, dans laquelle je savais que je mentais... mais surtout dans laquelle cet homme savait pertinemment que ce papier jaune, voir ce médecin, n'avait jamais existé.

Au bout de peut-être 20 minutes, le douanier a passé un coup de fil à quelqu'un, et il m'a dit « ok ! »

— « Ok ! Mais vous comprenez que... dans ces cas-là, il y a des frais de dossier. »

— « Pas de souci. Combien ça coûte ? »

— « Le visa est à 50 dollars, il va falloir que vous en payez 70 ! »

J'ai payé les 70 bien sûr. Mais sur mon passeport, juste en-dessous du tampon, pour se couvrir, il a écrit une phrase... chose qui n'arrive jamais sur aucun passeport.

« A payé 50 dollars »

J'ai souri, et je suis rentré dans le pays.

À ce moment bien précis, je me sens libéré de tout ça.

Enfin !

Enfin, j'ai pu rentrer en Tanzanie !

Sauf que quelques jours plus tard, j'ai voulu mettre ne serait-ce qu'un pied à Zanzibar. Île paradisiaque Tanzanienne de l'océan indien.

Et chose dont je ne m'attendais pas du tout, un nouveau contrôle pour le vaccin contre la fièvre jaune m'attendais à l'entrée de l'île.

Et merde !

Il me paraissait tellement évident que si j'étais en Tanzanie, c'est que l'on m'avait déjà contrôlé. Donc il n'y avait aucune raison que je sois recontrôlé... mais soit.

Juste avant l'entrée du ferry, un type prend votre température sur votre front au laser, puis vous demande la fameuse feuille jaune.

Dans la file d'attente, je me remets en tête mon excuse en anglais. Je répète